

---

## Mort apparente d'une culture commune

---

Linda Morisseau

**De Zagreb où elle se rend régulièrement dans le cadre de l'association *Partage avec les enfants du tiers-monde*, pour assurer un travail de soutien à une équipe de psychiatres, psychologues et assistants sociaux croates, le docteur Linda Morisseau nous ramène une analyse sur l'état psychique des réfugiés de Bosnie-Herzégovine et de Croatie, enfants et adultes.**

Lors d'une rencontre organisée par notre équipe de psychiatres croates, cet été, l'un d'eux a pris sa guitare et chacun s'est mis à chanter, alternant des chants aux sonorités venant d'Italie, de Russie, de Grèce, d'Orient, d'Allemagne.

Dans l'émotion empreinte de mélancolie dans laquelle nous étions plongés, une réflexion m'est venue. "Vous ne vous rendez pas compte de la chance que vous avez d'être au carrefour de tant de cultures!"

Ils précisèrent que ces chants venaient aussi de Slavonie, de Krajina, de Bosnie, et de Serbie.

Lorsque les enfants de la guerre auront grandi, que le spectre de la guerre se sera, peut-être, éloigné que restera-t-il de leur histoire, de leur culture et de la liberté de leur pensée? Comment préserver leur vie psychique afin qu'ils ne s'organisent pas plus tard avec des désirs de vengeance qui envahiront leur vie et afin qu'ils gardent les liens culturels qui ont été tissés par les générations successives.

Si la mort physique laisse chacun effrayé par la brèche qu'elle ouvre sur l'au-delà, l'idée d'une mort psychique n'est-elle pas plus effrayante encore?

Dans l'éclatement de la Yougoslavie, c'est l'identité profonde de chacun qui est remise en question, dans la recherche, tout à la fois, de ce

qui les rapproche et de ce qui les différencie.

Là-bas, la question culturelle, dans le contexte de la guerre et de l'épuration ethnique, se pose dans un douloureux conflit entre, d'une part, la recherche identitaire qui préserve l'individualité, recherche qui se fait dans la nécessaire différence par rapport à l'autre — l'ennemi si cruel et pourtant si proche — et, d'autre part, la recherche de ce qui peut les rapprocher pour effacer ces différences, en se référant à une époque idéalisée, où la vie se passait sans heurts et où ils auraient été tous identiques, afin de renforcer la cohésion du groupe auquel ils appartiennent et pour se protéger ainsi des sentiments d'abandon qu'ils ressentent.

Les premiers réfugiés sont venus de Vukovar, à l'automne 1991. La guerre avait commencé au printemps en Croatie, laissant l'Europe sidérée, ignorante des conflits qui s'organisaient depuis plusieurs années au sein d'un pays dont la culture nous était peu connue en raison de la fermeture à l'Occident imposée par le communisme et symbolisée par le rideau de fer.

Mais la guerre a continué avec le "nettoyage ethnique" en Bosnie et les Bosniaques, traumatisés, sont venus grossir la masse des personnes déplacées de Croatie.

Lorsque nous pénétrons dans les camps de réfugiés, nous sommes d'abord frappés par une proximité culturelle. Nous sommes bien en Europe, les jeunes gens parlent souvent couramment plusieurs langues et dans les jardins d'enfants organisés dans certains camps, nous avons pu nous croire, un moment, dans une école maternelle française.

Cet enfant bosniaque que j'ai rencontré dans le camp de Savudria, et dont le père n'avait jamais quitté son village, de quoi me parlait-il? Il me parlait de voyages, de cosmopolitisme, mais toute référence à sa propre culture était effacée car trop douloureuse.

Devant le bouleversement de leur vie émotionnelle et affective, les réfugiés parlent souvent sur un ton monocorde, l'ennemi ne suscite pas de haine et ils ont retourné contre eux, dans un sentiment de solitude extrême, l'agressivité qu'ils ne peuvent ressentir envers les autres. Lorsqu'on a été élevé dans un esprit de tolérance et dans la valorisation des différences, c'est tout un système de pensée qui est remis en cause et c'est souvent avec beaucoup de culpabilité qu'ils s'accusent de ne pas avoir su se défendre.

Même deux ans après, le traumatisme est resté intact, raconté comme un film qui se déroulerait identique aux premiers jours. Le besoin de se remémorer chaque détail, ne leur permet pas de synthétiser leurs souvenirs, de prendre du recul par rapport aux événements traumatiques qui les envahissent toujours comme s'ils étaient présents. D'autres ressentent encore la douleur de tout leur corps alors qu'ils ont cessé d'être battus depuis plusieurs mois.

Ils nous parlent des morts, bien sûr, des disparus, du cauchemar

qu'ils ont vécu, mais ils préfèrent se retrouver par communauté de voisinage ou par village plutôt que dans une identité culturelle.

Dans leur passé, ils se réfèrent à ce qui est le plus matérialisable. Ils nous parlent de leurs maisons, de leurs animaux, des moissons en été, des forêts en Bosnie, parfois des églises qui ont été détruites, des écoles et des jardins d'enfants. Mais ils prennent soin de mettre de côté tout ce qui peut les distinguer de leurs hôtes. Même les différences sociales qui pouvaient les séparer sont effacées.

Comment, lorsqu'on a été chassé, torturé, humilié, violé et parfois même forcé à donner naissance à un "autre", peut-on encore s'appuyer sur une culture commune?

Ce qui domine, en effet, c'est un sentiment extrême d'humiliation et de dévalorisation. Récemment, alors que je demandais à une famille ce qu'ils souhaitaient que je dise, en rentrant en France, le grand-père s'est approché et il m'a répondu: "Dites leur que nous n'étions pas pauvres!" J'ai compris qu'ils ne voulaient pas de notre charité et que ce qu'ils voulaient, c'était retrouver leur dignité.

Un des moyens de préserver leur vie psychique et leur culture, est de permettre aux enfants de continuer à apprendre pour "cultiver leur esprit", et aller à l'école ou dans les jardins d'enfants afin qu'ils conservent les repères dont ils ont encore besoin. La moitié des enfants réfugiés en Croatie ne sont pas actuellement scolarisés.

A l'école, éloignés des parents déprimés qui placent souvent dans la réussite scolaire de leurs enfants leur seul avenir possible, les enfants peuvent sublimer leurs traumatismes. Ils sont d'ailleurs souvent moteurs dans les écoles où ils sont intégrés et têtes de classe. C'est pour cela que nous organisons, dans les camps de réfugiés où nous travaillons des jardins d'enfants et que nous les installons dans les écoles environnantes.

---

## Pour ne pas devenir fou

---

Comme les enfants, les adultes souffrent de voir apparaître, dans la réalité, les cruautés qu'ils croyaient, jusque-là, réservées au monde de l'imaginaire, comme nous, sans doute, nous le croyons encore.

Dans la crainte, disent-ils, qu'on les utilise contre eux, ils taisent désormais leurs pensées les plus secrètes. Cette crainte est apparue avec la guerre car, auparavant, ils ne se souciaient pas de les cacher. Mais leur désir de communiquer est demeuré intact; leurs regards nous cherchent et sollicitent notre présence. Cette mise en sommeil de la violence peut prendre différentes formes mais, ne nous y trompons pas, ces réfugiés si calmes, si raisonnables, si nuancés dans leurs propos, utilisent toute leur énergie pour ne pas devenir "fous". Confrontés à l'irruption dans la

réalité des cruautés, jusque-là réservées au domaine des fantasmes, ils tentent malgré tout de garder leur unité psychique aux dépens de leur liberté de rêver et en retournant contre eux leur agressivité.

Par leur écoute attentive et leur présence rassurante, nos psychiatres tentent de préserver cet espace intime si précieux pour chacun afin de contenir leurs angoisses; c'est un travail rendu difficile par la violence de ce qu'ils reçoivent.

---

### Une toute petite souris qui fait si peur

---

Darinka, une remarquable éducatrice, a bien compris combien ces enfants garderont pour toujours, l'expérience du passage du fantasme dans la réalité, car là, la réalité a dépassé la fiction. Elle raconte aux enfants l'histoire d'une famille qui habite dans une maison. Les murs sont menacés de destruction. On découvre alors qu'une plante se met à grandir très vite, à grandir si vite qu'elle menace de faire écrouler la maison. Soudain, une petite souris blanche apparaît; elle commence à grignoter la plante et sauve ainsi la maison et la famille. A ce moment de l'histoire, Darinka voit, dans un coin du jardin d'enfants, une vraie petite souris. Effrayée elle se garde bien de leur en parler, pour protéger l'imaginaire de l'histoire, afin que, comme la guerre, la souris n'apparaisse pas dans la réalité pour ne pas répéter le traumatisme.

Peut-il y avoir de plus grande peur que de ne plus pouvoir faire la part du dehors et du dedans, entre ce qui appartient à sa propre vie psychique et ce qui appartient au monde environnant, ce qui vous appartient et ce qui appartient à l'autre?

C'est, sans doute, ce qui distinguera pour toujours, un enfant qui a vécu la guerre et un autre. Il sait désormais, comme ses parents, que ses fantasmes pourraient passer dans la réalité, créant ainsi une brèche, une incertitude dans sa pensée qui restera sans doute définitive comme pour cet homme qui aura toujours peur de confier certaines de ses pensées.

Il me semble que là, en miroir avec le génocide perpétré par les nazis, il ne s'agit pas de détruire uniquement physiquement une population définie, mais de répandre, comme une contagion transmissible par le sang, tout ce qui fait référence à la Serbie et sa culture jusque dans la naissance forcée de bébés tchekniks, en détruisant au passage, tout symbole culturel qui s'y opposerait.

La mort physique ne suffit pas, la mort psychique semble là également nécessaire. Mais peut-on déposséder l'autre de sa pensée, la lui voler pour lui imposer la sienne?

La culture, ils la gardent dans le secret de leur cœur, et elle pourra réapparaître lorsque la guerre sera finie et que les plaies auront été pansées. Cette issue de la guerre, j'ose à peine l'évoquer, comme eux

sans doute, tant le temps paraît suspendu, le cauchemar du traumatisme encore enkysté entre un passé idéalisé et un avenir inimaginable.

Le psychisme de l'homme, tant qu'il n'est pas mort physiquement (et l'on sait que s'ils en ont la crainte, très peu deviennent fous), peut sans doute, préserver une part de lui-même, endormie au fond de lui; c'est la part du rêve, indispensable à la vie et qui pourra peut-être un jour resurgir.

Ce bébé de sept mois que je voyais s'endormir automatiquement dès qu'il se trouvait dans les bras de sa mère absente de par le traumatisme qu'elle vivait encore, l'a compris. Curieusement, il se réveillait dès qu'il se trouvait dans les bras de sa grand-mère, plus expérimentée.

Lorsque j'ai entendu, après plusieurs mois de travail dans le camp de réfugiés de Zaprudge, une maman chanter une chanson bosniaque à son enfant, et me rappelant mes collègues croates qui, dans l'intimité de la forêt, avaient pu se laisser aller à retrouver leurs racines, j'ai pensé que notre travail avait un sens et que la vie était toujours là.

**Linda Morisseau** est psychiatre et psychanalyste à l'Institut interdépartemental Théophile Roussel de Montesson.